Jean pierre Morcrette

Du théâtre ?
1967-1968

Sommaire

Le voisinage **3**

Du théâtre ? **17**

Le voisinage

Personnages :
Le cycliste
La voix d'homme
Le chat
La femme
Le couple
Un groupe de jeunes, cinq garçons, cinq filles

Acte 1

Le rideau se lève dans le silence sur une scène vide, un plateau net.
L'éclairage est puissant, blanc froid et vient du haut.
Arrive, côté jardin, un cycliste sur un vélo.
Il s'arrête au milieu du bord de scène, et reste sur la selle, les pieds au sol.
Assez jeune, l'air plutôt bête, il est habillé de vêtements de couleurs vives et regarde les spectateurs.
Il se passe ainsi 4 à 6 minutes.

Une voix d'homme, *venue du fond de la salle* : Mais tu vas foufoutre le camp !

Le cycliste, *qui s'adresse à la salle* : C'est le chat qui parle !

L'éclairage passe du blanc au jaune.
On entend des pas scandés par un tambour.

Le cycliste, *à la salle* : Vous allez voir le Chat. Ce n'est pas un chat, bien sûr. Un chat cha parle pas, cha miaule !

La voix d'homme, *faisant le chien* : Wouah, wouah, wouah.

Le cycliste, *rit bêtement* : Hi hi hi hi hi…

Le cycliste remonte sur son vélo et s'en va côté cour.
L'obscurité se fait (sans descente de rideau).
L'acte doit sembler stupide.

Acte 2

Toujours pas d'éclairage.
On entend les bruits réels du Chat (qui installe une échelle au milieu du plateau).

Le chat : Wouah, wouah, wouah. Miaou, miaou, miaou.

La lumière redevient puissante et blanche. On aperçoit un homme perché sur une haute et double échelle en bois. Il est habillé de vêtements de couleurs vives (différents de ceux du cycliste).

Le chat*, s'adressant au public* : Vous n'allez sans doute rien voir du tout ce soir. Vous n'avez pas payé assez. La lumière blanche coûte moins que la jaune, la verte ou la rouge.
Et il y a les échelles, les vélos, les pots de peinture, les pompiers à payer, sans parler des seaux d'eau, des acteurs, des machinistes, des ouvreuses, de la caissière, et ainsi de suite.

Le Chat descend de l'échelle, tourne autour durant deux minutes (ce qui semble long sur scène).
Il saute soudain trois fois de joie.

Le chat*, au public* **:** Cha peut sans doute s'arranger. Je vais dire une prière.

Il se couche à plat ventre sous l'échelle, la tête vers la salle.

Le chat : Ô dieu châtain, puisque ta chainte volonté exige que les êtres chavirent devant ta chainte…

La lumière devient complètement verte.
Le cycliste entre côté cour sur sa bicyclette un chapeau à la main :

Le cycliste : Chat, Chat !

Le chat : Jeune homme, vous m'interrompez…

Le cycliste : Je chais, je chais, votre chapeau !

Et il le lance au Chat, qui le récupère de justesse.

Le chat : Je vous remercie mon ami.

Le cycliste fait trois fois le tour de l'échelle alors que le Chat examine son chapeau qu'il tient toujours à la main. On peut voir qu'il est dans un piteux état, déchiré sur les bords.
Le cycliste s'en va côté jardin.

Le chat : Il est vraiment chapout ce chapeau, charcuté…

Et il le met quand même sur sa tête. À ce moment entre une jeune femme côté cour. La poitrine serrée dans un pull chaussette de couleur vive, elle pousse une brouette de jardin (dans laquelle on peut apercevoir des baigneurs en plastique), et s'arrête brusquement sous l'échelle.

Le chat, *visiblement mécontent* : Mais qui êtes-vous donc, et que faites-vous là, sous mon échelle ?

La femme : Enlève-moi cette échelle et je te répondrais.

Le chat : Vous m'empêchez de faire mes prières au dieu châtain.

La femme : Le dieu châtain n'existe pas plus que le blond, le noir ou le vert !

Le chat : Chela est chans doute vrai, mais cha ne mange pas de pain d'essayer…

La femme : Si tu prétends être un chat, je peux bien me dire impératrice de Ruchie !

Le chat : C'est vrai. Un bon acteur, une bonne actrice, peut jouer tous les rôles, chat comme empereur, ou impératrice dans votre cas. C'est où se trouve la Ruchie ?

Et il lance son chapeau vers le public, puis tire l'échelle dans un coin de la scène, côté jardin. Puis il revient près de la femme et de la brouette. Il regarde son contenu, voit les baigneurs en plastique et s'apprête à poser une question, mais la femme dit :

La femme : Peu importe où se trouve la Ruchie ni même si elle existe, ou s'il ne lui faudrait-il pas mieux une reine. Il me faut une presse. Va me chercher une presse.

Le chat, *visiblement obéissant* : Tout de suite, madame.

Il va pour sortir, mais s'arrête et demande :

Le chat : Quel type de presse ?

La femme : Une presse qui presse, qui broie, écrase, concasse… il te faut d'autres verbes ?

Le chat : Non non.

Et il part côté cour. L'obscurité se fait.

Acte 3

Une lumière rouge se manifeste.
À la place de l'échelle, on voit une grande presse en bois (qui rappelle un peu une guillotine).
Le Chat et la femme sont autour de la presse.

Le chat : Voilà, madame, j'ai fait ce que vous m'avez demandé, laissez-moi maintenant aller prier mon dieu châtain.

Et il se dirige vers les coulisses, côté cour.

La femme : Ah non, tu ne vas pas recommencer !

Le chat s'arrête et fait demi-tour.
La femme avance la brouette et en sort lentement quatre baigneurs, de couleur noire, blanche, jaune et rouge.

La femme : On parle souvent de choux, de choux-fleurs ou de choucroute, mais j'ai vraiment trouvé ces enfants dans un jardin !

Le chat, *attendri* **:** Comme ils sont mignons. Et ils ne crient pas.

La femme : Ton dieu châtain doit aimer les sacrifices humains, n'est-ce pas ? Dans ton Livre sacré II,

chapitre 3, verset 4, il est écrit : « Pour les races les plus sauvages, j'autorise la nourriture humaine, mais salée. »

Le chat : Eh bien ?

La femme : J'ai apporté du sel.

Le chat se recule, effrayé.

Le chat : Je suis un chat pas chauvage du tout.

La femme prend le baigneur noir, puis se ravise :

La femme : Par quelle couleur commence-t-on ?

Le chat, *s'allongeant à terre* **:** Ô dieu châtain, puisque ta chainte volonté exige que les êtres chavirent devant ta chainte…

La femme : Ce n'est vraiment pas le moment, lève-toi, imbécile !

Le chat, *se relevant* **:** Le blanc et le rouge semblent en diminution. Commençons par le jaune.

La femme prend le baigneur jaune, s'approche du chat et le lui tend.

La femme : Attention, il dort !

Le chat : Je ne sacrifie pas les bébés, je suis un chat. Faites-le si vous voulez !

La femme : Tu vas le faire ou je te châtre.

Le Chat se dirige vers la presse avec le baigneur jaune. L'obscurité se fait.

Acte 4

Une lumière blanche et puissance revient sur la scène. La presse est toujours au centre ; à son côté gauche, la brouette vide ; l'échelle à droite.
Acte presque dansé sur une musique (de cirque ?), par exemple la Marche de la Jazz Suite n° 2 de Dmitri Shostakovich.
Le cycliste entre sur son vélo, une casquette sur la tête, un gilet jaune avec énorme numéro (00) sur la poitrine et au dos.
Un couple en collants rouge et jaune arrive en courant côté jardin.

Le cycliste descend du vélo qu'il pose sur sa béquille.
La femme du couple, toujours en courant, tient un baigneur blanc et le jette au cycliste qui le rattrape de justesse.
Le couple sort côté cour.
Le cycliste se dirige vers la presse avec le baigneur.
Un groupe de jeunes, 5 garçons et 5 filles, entre côté jardin, levant les bras au ciel

Ils crient : sale temps, sale temps, sale temps, sale temps…

Un par un (un garçon, puis une fille…), s'approchent et jettent aux spectateurs chacun un *Sale temps* de tonalité diverse, accent, etc.
Près de son vélo, le cycliste a le dos tourné, indifférent.

Le Chat *entre juste après que le dernier jeune ait crié* : sale temps, sale temps, sale temps, sale temps…

La musique cesse.

Le dernier jeune*, crie à nouveau* **:** sale temps.

Le Chat : Chale temps.

Le cycliste se retourne, sort un sifflet de flic et siffle longuement.
L'obscurité se fait.

Acte 5

Une lumière verte éclaire le plateau. La presse est toujours au centre ; à son côté gauche, la brouette vide ; l'échelle à droite, et, de profil à gauche, une cuvette de WC avec chasse d'eau imposante, y compris la chaîne. La femme y est assise, jupe ou pantalon baissé.
La femme tire sur la chasse et une sonnerie stridente retentit.

Entre le couple.

La femme : Production, s'il vous plaît ?

Le couple, *d'une même voix* **:** 999, nous progressons.

La femme : 3 sur 10 demain, puis nous aviserons.

Le couple s'avance près du bord de scène et tombe allongé.
La femme tire à nouveau sur la chasse et la sonnerie se fait entendre.

Entre tous les jeunes gens de l'acte 4.

La femme : Combien ?

Tous les jeunes : Chut, chut, chut.

La femme : Vous n'irez pas bien loin !

Et tous les jeunes tombent en tas les uns sur les autres.

Entre le cycliste sur son vélo.

Le cycliste : Je suis impuissant.

La femme : C'est vrai.

Le cycliste tombe avec son vélo.

La femme tire sur la chasse et la sonnerie retentit.

Entre le Chat :

Le Chat : Auriez-vous l'amabilité de bien vouloir vous torcher, s'il vous plaît ?

Le Chat se détourne, la femme se torche puis se lève.

La femme : Trois chatons grandiront et, une fois la noyade écartée, ils auront leurs châteaux, leurs châtelains ou châtelaines, leurs chaloupes achalandées de charbons.

La femme et Chat sortent côté jardin.
Obscurité.

Acte 6

La lumière blanche apparaît peu à peu.
Les personnes qui sont au sol se lèvent lentement chacune leur tour.

Le couple : Nous sommes chapelet.

Un jeune : Et moi, chameau.

Un autre jeune : Je suis chamois

Un autre jeune : Et moi, chagrin.

Un autre jeune : Je suis charentais.

Un autre jeune : Et moi, chahut.

Un autre jeune : Je suis châtaignier.

Un autre jeune : Et moi, chafouin.

Un autre jeune : Je suis chaperon.

Un autre jeune : Et moi, chatouilleux.

Un autre jeune : Je suis chacal.

Le cycliste : Je suis châtiment impuissant.

Tous s'en vont de tous côtés.
Obscurité.

Puis la lumière blanche réapparaît lentement.

De chaque côté de l'échelle double, le Chat et la femme montent.

Arrivés en haut, ils s'embrassent sur la bouche.
On entend brièvement de faibles applaudissements venus des coulisses.

Le Chat et la femme tombent de l'échelle, se relèvent ; remontent, s'embrassent, retombent ; dix fois de suite.

Au dernier baiser, ils tombent, mais ne se relèvent pas. Rideau.

Du théâtre ?

Un homme d'âge mûr se tient debout sur une scène vide. À ses côtés, un autre homme âgé d'une bonne trentaine d'années est assis sur un tabouret, les coudes sur les genoux, la tête baissée.

Le père : J'ai un fils. Je suis fier de mon fils.

Le fils, *ne bougeant pas de sa posture* **:** Papa, tu m'as fait avec une femme inconnue qui nous a abandonnés quelques jours après ma naissance.

Le père : J'ai un fils.

Le père marche lentement autour de la chaise où est assis le fils.
Silence d'environ deux minutes.

Le père : J'ai un fils.
Il le montre du doigt.

Le fils, *levant juste la tête vers son père* **:** Tu ne m'as pas souhaité, mais tu peux compter sur moi.

Le père : On me l'a souvent maltraité, trituré, bousculé. D'abord, il y a eu la nourrice. Qui veut faire la nourrice ?

Une femme sèche et plate se lève dans la salle et tous crient :

Le public : La nourrice, la nourrice !

La nourrice *monte sur scène* : D'accord, je n'ai pas été tendre avec ton fils. Mon lait était amer, peu consistant. Je lui ai provoqué des hoquets, des vomissements et des diarrhées. Mais je sais que tu vas me pardonner.

Le père : Je te pardonne, en effet, comme je pardonnerais sans doute à celui qui a failli dans l'éducation de mon fils.

Après un temps d'attente :

Le père : Alors, qui veut faire l'instituteur ?

Un homme se lève dans le public :

L'instituteur : Je veux bien prendre le rôle de l'instituteur, l'étant moi-même dans le civil, mais admettez que ce ne soit que du théâtre.

Le père : Instituteur, tu n'as pas fait ton devoir, ou plutôt tu as mal fait ce que tu n'as pas fait, en somme, tu n'as rien enseigné à mon fils.

L'instituteur : Sorry, désolé.

Comme la nourrice, l'instituteur ne retourne pas à sa place, mais reste debout sur la scène non loin des coulisses.

Le père : Mon fils a passé des visites médicales et le médecin n'a pas détecté à temps les maladies.

Le médecin : La science était impuissante à l'époque.

Le père : Tes honoraires te permettaient pourtant d'acheter les livres, les microscopes et les souris de toutes les couleurs nécessaires à des recherches.

Le médecin : Sans doute, mais le devoir professionnel ne m'en donnait pas le temps. Et il y avait les cocktails,

les vernissages, les concerts, veuillez m'excuser, cher monsieur.

Le père : Habitants de cette ville, vous avez dit à mon fils des tas de conneries. Repentez-vous !

On entend comme un bourdonnement d'abeilles mécaniques.

Le père : Assez !

Une délégation d'une dizaine d'habitants :

Les habitants : Prends pitié de nous !

Le père : Puis on a attenté à la virginité de mon fils.

Une femme d'âge mûr : Il était si beau et il n'y connaissait rien. Moi, j'aimais ça !

Le père : Tu vas bientôt mourir, personne ne te jettera la pierre.

Un curé âgé en soutane : Je veux bien incarner le personnage, mais ce n'est qu'un rôle.

Le père : Tu vas toi aussi bientôt mourir, mais tu t'es toujours caché sous ta robe noire qui sent mauvais.

Le curé : Je me suis confessé à mon supérieur, l'évêque.

Le père : À peine sorti de l'enfance, on a déguisé mon fils en lui disant qu'il fallait se préparer à donner sa vie pour la patrie.

Les soldats : Nous, on obéit.

Les sergents : Nous avons reçu des ordres.

Les colonels : La patrie, fixe.

Les généraux : Soldats, l'Histoire vous regarde. Souriez !

Le photographe : Clic !

L'obscurité se fait sur scène une seconde ou deux.
La lumière revient.

Le père : Vous êtes tous des imbéciles. Il est facile de renier sa patrie, mais difficile d'y croire.

Toute la troupe se range derrière.

Le père : Vous tous, jeunes gens, venez près de mon fils.

Une trentaine de garçons et filles d'une vingtaine d'années entourent la chaise où est toujours prostré le fils.

Le père : Il faudrait aussi des innocents !

Des hommes et des femmes s'approchent, mais ils sont sifflés par le public et rejoignent les soldats.

Portés par des croque-morts en noir, une dizaine de cercueils entrent en scènes

La scène est de plus en plus encombrée.

Le père : Où sont les artistes, les savants, les philosophes ?

Sifflés par le public, les faux artistes, savants et philosophes rejoignent l'armée.

Le père : Mon fils chéri, qu'en a-t-on fait ? Pourquoi reste-t-il prostré sur sa chaise ? Pourquoi semble-t-il

mort alors qu'il vit encore ? Il n'est pas heureux et moi, je pleure.

L'acteur fait semblant de pleurer, car, en fait, il n'a aucun chagrin. Dans trois jours c'est la paye. Alors il fait :

Le père : Ouh, ouh ! Pourquoi mon fils est-il si malheureux ?

Le fils prostré sur sa chaise n'est pas un personnage. Il s'agit bien d'un fils, mais pas de ce père de pacotille.
Ici on s'arrête de faire du théâtre.
Tous les personnages sur la scène et tous les spectateurs dans la salle, bouches ouvertes, les yeux gras, se posent les questions dont ils ne veulent pas connaître les réponses.

Vraiment ce n'est plus du théâtre.

© 1967-2026 Jean pierre Morcrette